

Une usine en....fin !

10 mai 2012, je viens de voir, au cinéma Les Variétés sur La Canebière, un film de Jean-François PRIESTER (son) et de C.THEPENIER (images) : « Disparaissez les ouvriers », film sur la fermeture d'une usine chimique ancienne, très ancienne _LEGRE_ située dans le quartier de La Madrague de Montredon, nichée dans la colline, à proximité d'un bois de pins torturés que Cézanne aurait volontiers peint, tout comme il l'a fait à l'Estaque, située juste en face, de l'autre côté de la baie, cette baie, toute bleue, de Marseille.

Au premier plan, une image revient plusieurs fois au cours du film, l'image d'une cheminée, pas très haute, mais qui se tient bien droite, symbole encore vivant d'une usine entrain de mourir, une usine déjà morte, une usine dont on se demande lorsque nous la parcourons en suivant les ouvriers, comment elle a pu tenir debout si longtemps, avec la rouille sur les tuyauteries, les fils électriques qui pendent un peu partout, la crasse, le sol défoncé, bouleversé, les escaliers en bois, les réservoirs en ruine et remplis de produits chimiques, etc....

Et puis ces ouvriers, ils nous parlent avec leur langage, celui de leur quotidien qui pour certains s'est étalé sur 20 ou 30 ans. Un quotidien entouré de petites maisons, celles de leur quartier, celle de leur enfance encore toute proche. Ces ouvriers les voila « disoccupati », et cette désoccupation accompagne l'occupation du site de l'usine. Ce vieux site industriel, caché loin du centre de Marseille, éloigné du centre, mais tout près du massif des Calanques, en raison du caractère dangereux des produits chimiques manipulés, de la soude par exemple. Ces ouvriers fabriquaient de l'acide tartrique, exportée, nous expliquent-ils ces ouvriers, presque entièrement au Japon. La mondialisation vue depuis La Madrague par des ouvriers buveurs de pastis, au bord de la Méditerranée. Des ouvriers abandonnés par leur patron, dénoncé comme « voleur », « escroc », par des inscriptions bombées sur les murs. Un patron dont le nom sonne dans ma mémoire, un nom lié à mon enfance dans le commerce de mes parents lorsque rentré de l'école je devais ranger des bouteilles de vin étiquetées MARGNAT dans les casiers prévus à cet effet. MARGNAT cela était assimilé alors au gros rouge qui tache, celui bu par les ouvriers. La toxicité de l'usine me renvoie à la toxicité de l'alcool. MARGNAT devait sa richesse à la double exploitation des ouvriers, dans l'usine et dans le vin. Parmi ces ouvriers, trois ou quatre parlent abondamment dont deux au moins étaient délégués du personnel. Ils parlent de leur condition de travail « in situ », au milieu de ce délire industriel vétuste, tel qu'on imagine que les usines pouvaient être à la fin du XIXème siècle, avec bien sur ZOLA comme référence. Ces ouvriers nous parlent d'un travail « sale » auquel ils étaient habitués et même attachés. Ils nous parlent de l'entretien qu'ils faisaient de leur usine, et en même temps ils ont un entretien avec leur usine, une usine morte, mais qu'ils ressuscitent avec leurs mots, leurs gestes, tapant sur un vieux tuyau pour dire que souvent ils devaient aider les vieilles machines à fonctionner. Les ouvriers dans cette usine accompagnaient les machines, les encourageaient pour produire, pour prolonger leur vie car c'était aussi leur vie à eux, leur salaire. Une vie dangereuse à cause des risques chimiques, mais un risque assumé parce qu'il fallait que chaque jour cela « chauffe », que ça « brule » et que ça « coule » pour que les japonais soient servis. Mais, dans tout ce désordre de l'usine, il y a aussi la conscience que le travail mérite salaire, les délégués le rappellent, ils discutent avec le patron, ils négocient pour obtenir 3 € de plus afin d'augmenter une

prime de risque de...12 €, ces 3 €, nous disent les ouvriers sont payés avec des mois de retard et encore cela se fait sous leur menace.

Ici on sent une fatalité, celle de la condition ouvrière. On le dit, on le sait, que la fermeture de l'usine c'est pour permettre à MARGNAT s'en mettre un peu plus dans les poches en vendant le terrain de l'usine, face à l'immense mer bleue qui va jusqu'à l'Estaque, à des promoteurs qui y construiront des résidences fermées avec gardiennage . Des résidences vendues à des personnes ayant des « moyens » comme on dit, venues en TGV ou en avion. Cet ouvrier n'en veut pas à ces futurs propriétaires, il assure même que, peut-être, s'il avait de l'argent il ferait comme eux. Il n'exprime aucune rancœur, aucune haine contre MARGNAT, seulement il a entendu son mépris et la dernière expression de ce mépris c'est la liquidation de l'usine afin de laisser un terrain vierge pour autre chose de plus rentable. Cette autre chose où les ouvriers n'ont plus leur place sauf s'ils acceptent de faire du gardiennage pour ceux qui occuperont les futures résidences.

Gilbert JEAN